

Académie Montesquieu - séance du 9 septembre 2024

Le tremblement de terre de 1755 en Espagne

Philippe Loupès

Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

Academia hispanoamericana

Le tremblement de terre dit de Lisbonne, du 1^{er} novembre 1755, a eu un retentissement international et a suscité un grand nombre de publications, la plus célèbre étant bien sûr celle de Voltaire avec son *Poème sur le désastre de Lisbonne*. Notre propos premier étant d'analyser les réactions espagnoles à cet événement tragique qui frappe la capitale de frères ennemis, nous avons répertorié les publications de circonstance conservées à la Bibliothèque Nationale de Madrid, soit au total une quarantaine de brochures de quatre à douze pages, pour la plupart imprimées à Séville, majoritairement chez Joseph Padrino et chez Joseph Navarro. Dans cette étude, la surprise est venue des événements décrits. Certes, Lisbonne est le théâtre d'un certain nombre de descriptions, mais numériquement très minoritaires. La plupart des auteurs, souvent anonymes, ne s'intéressent qu'aux effets dudit tremblement de terre en Andalousie, à Séville même, et surtout sur la côte avec le plus terrible *tsunami* de l'histoire d'Espagne.

Historiens et surtout géographes espagnols se sont intéressés depuis longtemps à ce tremblement de terre de 1755, favorisés qu'ils sont par une abondante documentation. En effet, le roi Ferdinand VI qui avait ressenti la secousse à l'Escorial, était rentré précipitamment à Madrid et, dès le 8 novembre, avait ordonné au Conseil de Castille de faire une enquête, localité par localité, à partir d'un questionnaire préétabli, bien dans la tradition d'une monarchie très administrative. L'Académie royale d'Histoire, de fondation récente (1738), avait également rassemblé une documentation importante en 1756. En 2001, José Manuel Martínez Solares a publié, avec l'aide de l'Institut Géographique National, une véritable somme scientifique sur ce tremblement de terre en Espagne, un tremblement dont les secousses ont été également ressenties en France et même jusqu'à Hambourg !.

En Espagne, ce tremblement de terre s'est signalé par sa longueur exceptionnelle, compte tenu cependant de la tendance naturelle des témoins à amplifier la durée. Dans le royaume, le tremblement de terre lui-même n'aurait causé la mort que de 61 personnes, dont 7 à Séville, 3 à Huelva, 2 à Madrid. En revanche, le *tsunami* aurait fait en Espagne 1214 victimes, dont 200 à Cadix, 24 à Conil de la Frontera, 9 à San Lucar de Barrameda, 400 à Ayamonte et 203 à Lepe (province de Huelva), 66 à Huelva même. On est loin des 10 000 à 15 000 victimes probables de Lisbonne, mais on comprend cependant le grand retentissement de la tragédie.

Assez brèves, nos brochures ont en revanche des titres d'une longueur impressionnante, bien dans l'esprit du temps. Ce sont des relations, des nouvelles, des lettres, des *compendios* (résumés), des *romances* (poèmes en vers octosyllabiques). Les relations se veulent brèves, ponctuelles, véridiques, tragiques, déplorables... Elles sont majoritairement en prose, parfois en vers. Le ton est généralement emphatique, dramatique, déclamatoire, avec des effets qui relèvent bien de la parénétiq.

Le corpus n'en est pas moins diversifié. Certaines brochures indigentes sont quasi vides d'informations et la tragédie a visiblement servi de prétexte à des écrivains en mal de vers ; en revanche, plusieurs écrits se haussent au niveau d'un récit très circonstancié.

Comment ces brochures décrivent-elles et analysent-elles l'événement dans l'Espagne intérieure ? Dans la capitale, les dégâts sont réduits. Quelques madrilènes ont affirmé, dans le cadre de dépositions, avoir ressenti quelques secousses dans la nuit du 31 au 1^{er} ; mais ils sont rares. Lopez de Amezua, qui rend visite à un ami, remarque à 10 h18 un tremblement qu'il attribue à un vertige. En revanche, les signes inquiétants se multiplient : mouvements de meubles, arrêts d'horloges, tintements de cloches dans les maisons. Les secousses violentes durent cinq minutes. Le calme étant revenu, l'eau remonte dans les puits de plusieurs brasses.

En Andalousie intérieure, les dommages sont plus importants. À Grenade, la collégiale San Salvador est complètement ruinée et le Saint-Sacrement doit trouver refuge chez les augustines ; la cathédrale à quatre nefs, pourtant réputée pour sa solidité, subit également d'importants dégâts. De tous les sanctuaires où l'on célébrait la messe de la Toussaint, les fidèles s'enfuient au hasard, même les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. À Cordoue, la panique est également extrême, les dégâts importants, mais il n'y a pas de victimes. À Séville, la catastrophe avait été comme annoncée par « un obscur et dense brouillard » qui s'était abattu sur la ville. A 10h03, le tremblement se déchaîne, avec grand bruit « comme un cruel ouragan » et dure onze minutes. Les cloches tombent ; tous les sanctuaires religieux sont touchés, y compris la prestigieuse cathédrale et surtout sa tour, la célèbre Giralda, considérée comme la huitième merveille du monde qui, jusque-là, avait résisté à toutes les tempêtes et à toutes les secousses sismiques. En raison du grand nombre de maisons détruites, des familles entières s'installent sous des tentes, au bord du Guadalquivir.

Mais c'est l'Andalousie côtière qui subit les plus lourds dommages, avec le gigantesque *tsunami* qui frappe également Lisbonne et le Portugal méridional. Pour désigner le phénomène, la langue espagnole dispose du terme évocateur de *maremoto*, (équivalent de *terremoto*) ; mais nos documents utilisent l'expression également évocatrice de *salida del mar*. En toute logique, la région de Huelva à la frontière du Portugal, est la plus affectée, en raison de la proximité de l'épicentre que les scientifiques ont pu situer en plein océan, au sud-ouest de l'Algarve.

À la frontière du Portugal, sur la rive gauche du Guadiana, Ayamonte est de loin le port espagnol le plus touché par le *tsunami*. Les secousses telluriques durent quatorze à quinze minutes et ruinent les églises. Une bonne demi-heure plus tard,

« avec une violence impressionnante, sortent et la mer, et le Guadiana et les bras de l'estuaire ». Les *marismas* voisines, ainsi que les rues de la ville sont totalement inondées. Par trois fois, le flot revient à l'assaut, même à marée basse. Partout le sol se crevasse, surtout dans les *marismas*. Les habitants tentent de fuir vers les campagnes, mais le nombre de noyés, dont les cadavres sont rejetés sur le rivage, est impressionnant. D'après les enterrements effectués par les curés de la ville et des environs, le nombre des victimes dépasse les quatre cents morts. Sur la côte, les destructions sont telles que les sites en sortent méconnaissables.

Mais c'est à Cadix, que le *tsunami* frappe le plus les contemporains en raison de l'importance économique de la porte des Indes. En ce XVIII^e siècle qui est le grand siècle caditan, la ville portuaire est à son apogée. L'histoire de Cadix est très bien connue, grâce à de nombreux travaux, surtout ceux de Manuel Bustos. Depuis 1717, la *Casa de Contratación*, l'organisme monopolistique des relations avec les Indes, a été déplacée de Séville à Cadix, confirmant bien le rang de la cité d'Hercule, comme premier port espagnol. C'est avec Madrid le seul marché financier important du royaume. Elle attire les négociants étrangers, surtout génois, français, flamands, irlandais qui s'hispanisent rapidement. Le P.Labat, célèbre dominicain français, qui a visité la ville au début de la guerre de Succession d'Espagne, décrit avec admiration les signes évidents de la prospérité : luxe, coût élevé de la vie, afflux des étrangers, croissance de la ville en hauteur... Au milieu du XVIII^e siècle, Cadix a soixante mille habitants et elle est pour quelques temps la troisième ville d'Espagne. En 1789, le chevalier de Bourgoing, excellent connaisseur de l'Espagne, peut écrire : « Cadix est, sans contredit, la plus opulente et une des plus belles villes de l'Espagne ... Rendez-vous des richesses des deux mondes, Cadix a presque tout en abondance ». C'est cette ville emblématique de la modernité espagnole qui est assaillie par la *salida del mar* du 1^{er} novembre 1755.

Au lever du jour, le ciel était dégagé, l'horizon clair. Un vent léger soufflait du nord-ouest. On ne remarquait rien de particulier, « si ce n'est une chaleur, peu habituelle à cette époque de l'année ». A 9 h45, commença lentement un tremblement, qui alla en s'accéléralant. La secousse, de direction sud-ouest – nord-est dura très exactement neuf à dix minutes.

La basse mer avait eu lieu à 5 heures. A 11 heures, par un ciel toujours clair, en l'absence de vent, la mer se retire en quelques minutes. Puis, elle revint de façon impétueuse, en un assaut violent contre les murailles occidentales de la ville, entre la pointe de la Caleta et le château Santa Catalina, arrachant de grands pans du parapet et submergeant le quartier populaire de la Vigne. Les *baraquillas* extra muros, habitées par les plus pauvres, surtout des pêcheurs, sont « avalées par la mer ». Du côté du Levant, c'est-à-dire de la baie de Cadix, se forme également une grande vague, moins haute au demeurant que celle de l'ouest, qui pénètre dans la ville. Les habitants se réfugient sur les terrasses, typiques de la ville ou fuient à la nage. Certains tentent de s'échapper par la route royale de l'isthme, vers l'Île de Leon (San Fernando), à pied, à cheval, en voiture. C'est parmi ces derniers que l'on dénombrera le plus grand nombre de victimes. Puis, en une douzaine de minutes, l'eau se retire. Pendant vingt heures, la mer continue son va-et-vient, avec de moins en moins de force.

On a longtemps cru à une vague de 12 à 15 mètres de haut ; hauteur invraisemblable car la ville de Cadix aurait été détruite. Les modélisations du tremblement de terre et du tsunami se sont montrées décevantes car il a été impossible de localiser avec précision le foyer au large du Portugal. Les murailles de Cadix n'ayant été qu'écrêtées, les spécialistes se rallient à une vague de cinq mètres de haut. Il est vrai que les fortifications de Cadix, sur le modèle de Vauban, étaient exceptionnellement solides : de 1808 à 1812, jamais les troupes napoléoniennes ne réussirent à s'emparer de ce réduit, la seule portion du territoire national jamais soumise à l'envahisseur.

Pour grave qu'il ait été, ce *tsunami* ne casse pas la croissance de Cadix, comme l'a montré Manuel Bustos. Les incidences démographiques sont quasi nulles, et à coup sûr bien inférieures aux récurrentes épidémies de fièvre jaune. À Cadix, le souvenir est estompé ; on chercherait en vain sur les remparts la moindre plaque commémorative. Les victimes sont restées anonymes, sauf un Français à l'illustre ascendance, Jean Racine, petit-fils du grand Racine, décédé en compagnie de sa jeune femme.

Mais, le retentissement du cataclysme est immense, comme dans toute l'Andalousie. On cherche alors des explications et des coupables. Dans le contexte bien précis de 1755, rares sont les auteurs à avancer timidement des causes physiques : ils ne le font d'ailleurs qu'en y associant des causes religieuses. Ainsi Don Francisco Mariano Nipho mélange les genres dans son ouvrage paru dès 1755 : *Explicación physica y moral de las causas, señales, diferencias y efectos de los terremotos...*

Pour les auteurs anonymes des brochures, une seule explication s'impose : la colère de Dieu. Le tremblement de terre et le *tsunami* sont le bras vengeur de Dieu. Sur le mode incantatoire, amplifié par la forme poétique du récit, Joseph Navarro y Armijo stigmatise l'homme endormi, le pécheur, l'aveugle, l'ignorant. La juste colère de Dieu vise tout spécialement les grandes villes de perdition que sont Séville, Cadix, Lisbonne, « sentines » de la Chrétienté. Navarro se plaît à rappeler la complaisance sévillane pour

...Los gastos excesivos,
las escandolas modas,
las assembleas, el impio
desorden en los contratos,
los chichivisveos malditos
los votos y juramentos...

Mais dans son immense miséricorde, Dieu ne veut pas obligatoirement la mort du pécheur. Son bras se lève, s'abat parfois, mais ne s'acharne pas. Ainsi, que le dit joliment un caditan anonyme, le tremblement de terre et la *retirada del mar* sont « un bon prédicateur ». Le Tout-Puissant veut bien tendre l'oreille à des pêcheurs contrits, surtout lorsque ces derniers mettent en branle des intercesseurs de choix.

A San Lucar de Barrameda, les habitants font sortir en tout hâte sainte Rita de Cassia, l'avocate des causes impossibles. La statue est retirée de son couvent et portée sur l'épaule par quatre religieux ; à peine est-elle en vue de la mer, que l'eau

se retire. À Cordoue, les habitants se persuadent que l'étonnante absence de victimes (alors que la ville est un champ de ruines) est due à la double protection de la Vierge et de l'Archange Raphaël « custodiu nuestro y Protector declarado ».

Avec sainte Rita et saint Raphaël, nous sommes en présence de saints tutélaires de villes spécifiques, mais, dans le cadre de la Réforme catholique, il y a aussi de grands saints tridentins « généralistes », italiens ou espagnols dont les éditeurs madrilènes vantent, dans le contexte dramatique de 1755, les pouvoirs face aux secousses sismiques. C'est le cas en Italie de saint Philippe Neri ou de saint François Borgia, patron de nombreuses villes.

Plus qu'à Cordoue ou à Grenade, c'est à Séville et à Cadix, très durement touchées, que les manifestations de repentance atteignent un degré extrême. Dans la capitale de l'Andalousie, une procession est organisée le jour même. A deux heures de l'après-midi, à partir du collège-séminaire San Isidro, toutes les paroisses de la ville, croix en tête, partent en procession avec l'image miraculeuse de Nuestra Señora de la Sede et la relique du *Santo Lignum Crucis*. Des « cœurs endurcis comme des pierres » reviennent au tribunal de la pénitence après bien des années d'absence. L'exaltation est telle que, pour calmer les esprits, le vicaire général se voit contraint d'interdire les processions pénitentielles et les sermons de nuit dont raffolent les Andalous.

Toutes les brochures sévillanes, souvent en vers décasyllabiques, rendent grâce à Marie, particulièrement dans l'invocation au Rosaire. C'est elle et elle seule qui a épargné la capitale bétique d'un plus grand désastre. Pendant plusieurs semaines, des processions « graves, dévotes, modestes » lui rendent hommage. Ces manifestations culminent en une mission générale pour changer de vie qui commence le dimanche 30 novembre, pour se conclure le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception. Pendant deux mois, Séville vit donc une intense exaltation religieuse.

Des transports mariolâtres similaires s'emparent de Cadix. Le jour même du raz de marée, le samedi 1^{er} novembre, les dominicains, « armés de foi », sortent la Vierge du Rosaire accompagnée du Saint-Sacrement, et l'exposent sur le parapet des murailles de la ville, « à la vue de la mer démontée » ; puis, « l'Impératrice du Ciel » déambule dans les rues de la ville, tandis que les bataillons de Dieu entrent en lice :

Y los Padres Jesuitas
con su Doctrina vinieron:
San Francisco, y Capuchinos,
Carmelitas y San Diego,
Y los padres Mercenarios
Con los Rosarios vinieron
Por las calles y las plazas,
Con Doctos y discretos,
Predicando en alta voz
palabras del Evangelio
Diciendo de que le teman
a un Dios Poderoso y bueno.

À la nuit tombée, Notre Dame du Rosaire sort à nouveau du couvent des dominicains, sans couronne, humblement, pour mieux supplier son Fils. Elle est alors accompagnée par la dévote association des femmes, qui chantent le rosaire et les litanies, et bientôt par tous les rosaires de la ville. La Vierge ne regagne son couvent qu'à deux heures de la nuit, mais, avec son visage « très souriant », elle fait comprendre aux fidèles qu'elle est intervenue auprès de son Fils.

Ainsi, pendant plusieurs jours, les ordres religieux prennent possession à la fois de la ville et des esprits. Forts du culte du rosaire, les dominicains semblent avoir l'avantage, mais les capucins, « comme des boucliers de la foi » manifestent une suractivité, prêchant et confessant sur les nombreuses places publiques que compte Cadix. Quant aux franciscains, aux carmes, aux mercédaires, ils n'entendent pas « rester à la traîne ». Le vocabulaire se teinte d'une connotation militaire, c'est le combat pour la foi.

Tandis que le gouverneur D. Antonio Azlor fait éclairer la ville, installe des cordons de troupes sur les murailles et interdit les sorties par crainte des pillages, l'évêque, en bateau de Puerto Real, organise les manifestations de pénitence, en canalisant les mouvements spontanés.

En toute hâte, l'évêque de Cadix, Thomas del Valle (1731-1776) exploite la situation pour reprendre la ville en main, dans un climat pénitentiel extrême. Le mardi 4, dans un édit épiscopal, il s'adresse solennellement aux habitants de cette ville qui a failli être avalée par « ce golfe vorace et cristallin ». Quoique cette terrible épreuve ne soit pas sans fondement, Dieu n'a pas voulu anéantir une ville décomposée qui a suivi « une liberté débridée, qui a sacrifié au profane, à l'obscène... »

Dans une lettre adressée le même jour au gouverneur du Conseil de Castille, le prélat explicite sa position, de façon plus personnelle. Fort d'une expérience de longues années, il connaît bien les caditans, leur « vie déréglée », leur « oubli de l'Éternel ». Aussi, le fatidique 1^{er} novembre a-t-il bien été « *un día de Juicio en Cádiz* ». Dans ce contexte, le mot Juicio dépasse l'acception de *Jugement* pour glisser vers celle de *Jugement dernier*. Le problème majeur de la ville est « le funeste enseignement libertin que la jeunesse acquiert au parterre des théâtres ». « J'affirme –continue-t-il – que cette ville n'aura jamais des murailles suffisantes pour la défendre de ces invasions-là, et d'autres encore plus grandes, tant qu'existeront les théâtres. Pour combattre, il faut multiplier les neuvaines, les processions, les missions, en un mot construire « *los muros de las almas* ». Construire « les remparts de l'âme », belle expression de stratégie militaire défensive d'une Eglise qui se sent assiégée en ce siècle des Lumières

Le temps fort des *rogativas* caditanes, c'est-à-dire des prières publiques, culmine avec la procession générale que le prélat organise dans l'après-midi du mercredi 5 novembre. La procession rassemble tous les rosaires paroissiaux et conventuels, toutes les confréries... Elle est conduite par l'évêque en personne et par le chapitre cathédral qui, pour la circonstance, sortent le reliquaire du *Lignum Crucis* et les statues de San Servando et San Germano, les deux saints patrons martyrs

Si l'évêque de Cadix est en pointe, comme sa ville épiscopale est en avant à la fois dans l'Atlantique et dans la modernité, il n'est pas pour autant le seul prélat à mettre ses ouailles en état d'alerte. Ainsi, D. Francisco Joseph de Figueredo y

Victoria, archevêque de Guatemala, avoue profiter, comme il le dit, du choc de 1755, pour lancer une lettre pastorale exhortant à la pénitence : les éléments déchaînés n'ont été que « les exécutants de la Justice divine ». Le tremblement de terre de 1755 n'a été que « le terrible châtement (*castigo*), consécutif à l'indignation divine ».

Si le bras de Dieu s'abat plus ou moins fermement sur les chrétiens livrés sans vergogne au péché, l'Éternel, dans sa vindicte, n'oublie pas pour autant les infidèles. Cadix comme plaque tournante dans un premier temps, puis Séville comme centre éditorial dans un second temps, rassemblent des informations concernant le Maghreb. Le 1^{er} novembre, c'est toute la Berbérie qui est touchée. A Tétouan, la terre commence à trembler à 9 h.45 et les habitants submergent la mosquée, le palais du gouverneur, les magasins... A Tanger, de 10 à 18 heures, la mer s'enfle, envahit la ville, et y laisse, en se retirant, de nombreux poissons, tandis que les fontaines s'assèchent. A Arzila, plus de la moitié de la ville est submergée par les eaux. A Alger, le palais royal s'effondre.

Visiblement, en cette année 1755, la main de Dieu s'abat sur les Infidèles, puisque le 27 septembre 1755, un terrible incendie ravage Istanbul. Le feu qui a commencé dans le palais du Sultan, se communique par les étincelles à différents palais, dont celui du Grand Vizir, et détruit 15 000 maisons. Mais, la colère de Dieu n'est pas aveugle : tandis qu'une compagnie de janissaires brûle, tous les captifs chrétiens sortent indemnes.

De nombreux documents publiés par José Manuel Martinez Solares développent la thèse suivante : il y a eu plus de victimes en Berbérie qu'en Espagne, tout simplement parce que c'est un pays musulman ! Donc, le Dieu vengeur reconnaît quand même les siens dans l'adversité.

Avec ces brochures de circonstance, c'est bien la vieille thèse théologique et morale sur l'origine des tremblements de terre que nous retrouvons, en plein siècle des Lumières. Dans la tradition judéo-chrétienne, la colère divine se manifeste de différentes manières : famines, épidémies, guerres, incendies, tremblements de terre, déchaînement des flots.

Dans l'Espagne du XVIII^e siècle, nulle originalité dans le propos, au contraire une continuité certaine. Les auteurs sont peu connus ou inconnus. Mais derrière l'anonymat, on devine cependant la plume dévote ou cléricale, affectionnant les envolées de la chaire. On entrevoit des religieux, dont on croit pouvoir parfois identifier la congrégation : par exemple, le fait d'insister sur le fait que la chapelle du collège des Jésuites est le seul sanctuaire sorti intact du tremblement de terre de Quito en 1755 signe la brochure... On devine aussi l'alliance entre des évêques souvent réguliers ayant exercé des fonctions dans l'Inquisition, des congrégations très actives et populaires comme les capucins, des éditeurs dévots. Il s'agit d'exploiter l'angoisse occasionnée par le tremblement de terre, et d'entretenir ce climat par des publications ciblées. Les ordres réguliers jouent un rôle capital, comme le montre le cas de l'évêque de Cadix, Tomas del Valle (1686-1776) : ce fils de bonne famille tolédane, qui était entré chez les dominicains après un brillant cursus de clerc séculier.

Cadix, la luxurieuse est au centre de la réflexion ecclésiastique, d'autant que la *salida del mar* a pris une forme spectaculaire, que le verbe ecclésiastique se plaît à amplifier : l'océan y a « bramé comme un monstrueux lion », écrit l'évêque de Guatemala. Il est vrai que Cadix est la ville ouverte, la ville du grand large, où les livres interdits entrent en contrebande sous le nez d'agents de l'Inquisition en partie impuissants. C'est la seule ville d'Espagne à posséder pour le plus grand plaisir des négociants étrangers, mais aussi espagnols, deux opéras étrangers, un italien et un français.

Pour le clergé, Cadix est en somme une Babylone qu'il faut reprendre en main. L'entreprise était-elle utopique ? Ce n'est pas certain. Cadix n'est-elle pas la chaire publique de celui que l'on considère souvent comme le plus obscurantiste des prédicateurs, le frère Diego de Cádiz, adepte d'un anti-intellectualisme virulent et sommaire, futur pourfendeur sous la Révolution des idées libérales et des « fils de Lucifer » (les gouvernements révolutionnaires) ? Ce prédicateur capucin, mélange de rigueur morale, de volonté farouche et d'implacable agressivité, qui affirme : « Je suis l'autre ange de l'Apocalypse », sera béatifié à la fin du XIX^e siècle.

En fait, Cadix est moins acquise à l'*Ilustración* que Séville, comme le fait remarquer Bourgoing. L'angoisse suscitée par la colère divine peut s'y ancrer sur un terreau dévotionnel émotif, typique de l'âme andalouse, analysé par Maria José de la Pascua dans ses études de testaments.

Bien cernées depuis les travaux pionniers de Jean Sarrailh, *las Luces* fleurissent sous les Bourbons, mais, au vu de la littérature quasi univoque suscitée par le tremblement de terre de 1755, on peut se demander si elles ne sont pas une simple façade que j'ai analysée antérieurement. Même sur la voie de l'*Ilustración*, l'Espagne du XVIII^e siècle est encore freinée par d'incontestables pesanteurs.



Plan de la baie de Cadix, 1702



Le bienheureux Diego de Cadiz (1743-1801)